

Jean-Jacques Rassial, Fanny Chevalier  
(sous la direction de)  
*Genre et psychanalyse.*  
*La différence des sexes en question*<sup>1</sup>

• **Brigitte Lalvée** •

Quinze ans après la traduction française de *Gender Trouble* de Judith Butler, l'ouvrage-phare des *Gender Studies* (paru aux USA en 1990), dans le sillage de la *French Theory*, cette construction américaine issue de la « déconstruction » française (Lacan, Foucault, Derrida, Deleuze, Irigaray, Wittig et Kristeva), et sur la vague enfin d'une certaine agitation idéologique et politique, où en est le genre ? Cet ouvrage, qui rassemble des textes issus d'un colloque tenu en 2014<sup>2</sup> à l'initiative de Fanny Chevalier et Jean-Jacques Rassial, propose de façon fort bienvenue un état des lieux de la question.

Lorsque l'on parle de genre selon les « théories du genre » – qui oscillent entre l'analyse sociologique ou anthropologique, l'engagement politique et le discours revendicatif –, c'est bien le

terme *gender* que l'on traduit, ou plutôt que l'on importe, en tant que concept se voulant opératoire dans l'analyse de la domination masculine. C'est cette pertinence du concept par rapport à la psychanalyse que ce recueil se propose d'interroger, à travers une certaine ligne de partage qui se dessine désormais entre le genre, binaire, neutre, ou « trans- », et le *queer*, « l'étrange », le « bizarre », revendiqué et étendu à toutes les particularités d'ethnie, de classe, de culture, de sexe et de caractère, jusqu'à tendre vers l'unaire. Dans cette extension, le genre n'est plus seulement un instrument d'analyse de la domination masculine, mais un moyen d'expression pour tous ceux/celles qui ne souscrivent pas à la norme mâle hétérosexuelle patriarcale et mono-bi-game. Il faut noter aussi une autre ligne de partage, qui

1. Jean-Jacques Rassial et Fanny Chevalier (sous la direction de), *Genre et psychanalyse. La différence des sexes en question*, Toulouse, érès, 2016.

2. Dans le cadre du *Laboratoire de psychologie clinique langage et subjectivité* de l'Université d'Aix-Marseille.

croise la précédente, entre les sujets qui se rebellent contre le genre imposé à leur sexe, mais gardent leur corps (transgenres), et ceux qui se rebellent contre leur corps, jusqu'à le transformer chirurgicalement, pour garder leur genre psychique (transsexuels). De toute cette diversité, de toute cette tension entre genre (connotation langagière) et sexe (réel anatomique et physiologique), témoigne la diversité d'approche de ce recueil.

La question en jeu est donc celle de l'incidence du langage sur le sexe, que ni la psychanalyse ni les théories des genres ne méconnaissent, mais que ces théories étudient seulement sous l'angle des normes sociales dont elles font la critique, alors que pour la psychanalyse ces normes sociales sont affectées aussi de leur part d'inconscient. Mais il y va également, à rebours, de l'incidence du sexe sur le langage, que les théories du genre refusent, alors que la psychanalyse s'attache à la spécifier. Cette incidence du sexe sur le langage, Lacan la déplace quelque peu par rapport à Freud.

Freud, certes, parle de genre « masculin et féminin », évoque une bisexualité psychique, mais il en mesure les limites, par exemple dans sa conférence « La féminité », pour s'arrêter au primat d'un même signifiant, le signifiant phallique, pour les deux sexes. Pour lui, ce primat s'enracine dans un décalque de l'anatomie : absence ou présence sur le corps d'un organe s'offrant à la symbolisation. D'où cette « envie de pénis »

« exquisément féminine » sur laquelle il bute lui-même, à laquelle les féministes, initiatrices des théories du genre, ont tant objecté.

Pour Lacan, le primat de ce signifiant n'est pas là, même s'il peut s'y exprimer. Il est d'abord le signifiant du désir de la mère, « signifiant asémantique », comme le formule J.-J. Rassial, auquel l'enfant veut correspondre, avant de le désirer pour lui. Ensuite ce signifiant connote une signification, mais c'est à s'enraciner dans un défaut de la jouissance. Ce défaut tient à cette particularité de l'organe masculin qu'est sa détumescence anticipée, dans l'acte sexuel, sous le diktat du principe de plaisir, ce qui met le coup d'arrêt à la jouissance féminine, laissée à sa « nostalgie phallique », tout comme à la jouissance qu'un homme pourrait avoir d'une femme. On citera à cet égard, dans ce recueil, le texte de Gabriel Lombardi, qui fait état de cet « *orgasme du mâle*, la seule angoisse à se compléter » (en ce qu'elle réalise une castration réelle<sup>3</sup>), du fait de la « mise au-dehors de l'instrument... dans le moment précis de l'accès à la jouissance, qui reste donc hors corps ». Mais de ce constat, qu'il reprend à Lacan (et qui est certes accessible à toutes et à tous, encore fallait-il en prendre acte et en déplier les incidences inconscientes), l'auteur ne tire pas toutes les conclusions<sup>4</sup>, à savoir que l'inconscient représente ce défaut par son contraire : le phallus comme symbole d'abord, de la puissance sexuelle lorsqu'elle supplée à ce défaut,

3. J'introduis cette parenthèse.

4 Ce que fait Gisèle Chaboudez, dans une lecture qui serre au plus près les articulations du frayage lacanien. Voir *Rapport sexuel et rapport des sexes*, Paris, Denoël, 2004, et *Que peut-on savoir sur le sexe ?* Paris, Hermann, 2017.

puis comme signifiant narcissique, de la possession, lorsque la trace s'en efface. Cette cause sexuelle du langage (phylogénèse) s'exerce alors en son retour : elle se retrouve, inversée, dans le devenir du sujet (ontogénèse), comme cause langagière du sexe – jusqu'à ce que la cause sexuelle se réveille et se révèle à nouveau avec la génitalité adolescente. Mais pour le sujet en devenir, c'est bien la prégnance du signifiant phallique qui régit ses déterminations sexuelles, selon, pour Freud, un « avoir » ou « ne pas avoir », définition par le manque que Lacan, pour le sujet féminin, a positivée et modulée en « ne pas être sans l'être », c'est-à-dire en faculté pour la femme de se faire ce qui manque à l'homme sous l'avoir qu'il arbore – sans y être toute. À cela, il faut ajouter que ces déterminations peuvent encore se croiser ou se contrarier avec les identifications du sujet et ses choix d'objet, selon des processus en majeure partie inconscients. L'assignation au « ne pas l'avoir » est aujourd'hui largement infirmée par les femmes, qui réalisent leur assomption du phallus (« égalité »), même si la reconnaissance ne leur en est pas encore pleinement acquise (« parité »).

La prégnance du signifiant phallique est ainsi aux commandes de la sexualité humaine, qu'elle réduit alors, quand elle est exclusive, à une jouissance autoérotique, pour l'homme qui assigne la femme à la position de simple objet complémentaire, et au laissé-pour-compte de sa propre jouissance pour la femme.

Cet exclusivisme, en même temps qu'il s'étend à une sorte de revendication de jouissance phallique « pour tous », aujourd'hui s'effrite largement ; or, de

cette véritable mutation des jouissances et des subjectivités en train de s'effectuer, dont témoignent à leur façon les théories du genre, on peut regretter, avec les organisateurs de ce colloque, que ce recueil ne dise rien – faute qu'aient pu être réunies toutes les participations souhaitées.

On appréciera en introduction l'article nuancé et balancé de Fanny Chevalier, qui souligne le « malentendu » entre genre et psychanalyse. Si elle met en garde contre la possible pruderie d'un genre « cache-sexe », si elle montre que le concept reste « simpliste » par rapport aux avancées de la psychanalyse, elle lui reconnaît une salutaire fonction d'hygiène critique lorsque la psychanalyse oublie sa propre démarche et se fait normative, réactionnaire, sourde aux modifications subjectives de l'époque. À l'autre extrémité du recueil, J.-J. Rassial lui aussi oppose au genre les avancées de la psychanalyse, en mettant l'accent sur l'apport lacanien, et n'hésite pas à polémiquer contre un genre qui peut se vouloir « neutre » jusqu'à éradiquer la sexualité, en une « perversion paradoxale », quand il ne se confine pas à la régression identitaire, en un conformisme néo-petit bourgeois qui renoue avec les cadres du patriarcat, de la monogamie et du phallocentrisme (qu'est Guy Hocquenghem devenu ?...). Rassial souligne cependant « l'exception notable du mouvement *queer* », qui (se réclamant de la subversion toujours actuelle des *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud) au moins ne fait pas l'impasse sur la sexualité et les pratiques sexuelles. Dans une autre veine polémique, on notera à nouveau Lombardi, qui voit dans le genre, son marketing et ses exhibitions sur Facebook, une aubaine

pour un capitalisme toujours plus avide de la profusion des plus-de-jouir – ce que Fanny Chevalier dénote comme une volonté de jouissance-toute, dans le déni de cette castration qu'est le fait de n'appartenir qu'à un seul des deux sexes.

*A contrario*, « le genre » fera l'objet d'un éloge militant de la part de deux auteurs psychanalystes. Laurie Laufer plaide pour une « alliance entre la subjectivité, la science et le corps cyborg », dans un contexte où la « biotechnologie » (notons que Foucault, lui, parlait de la gestion humaine par le « biopolitique » qu'il critiquait) bouleverse filiation et procréation. Quant à Vincent Bourseul, après avoir pris acte de la « trace perdue » de la différence sexuelle, en laquelle il ne lit avec Sabine Prokhoris que la subsistance inerte d'une « holophrase », *ladifférencedessexes*, il propose de « réinventer le sexe par le genre », et de suppléer, par la grâce d'une « rencontre étrange, *queer* », à la « faille » entre les sexes, à l'impossible de leur différence, par une écriture « de chair et d'os » – on se demande alors où est alors l'holophrase – qui en appelle à ce que l'analyste, étrangement, y collabore et « donne de la voix ». Position extrême qui pourrait se rapprocher de celle, tourmentée, d'une Gena Pane dans ses performances de *body art*, tentatives d'une écriture à même le corps qui, en dépit de la lecture qu'en donnent Elsa Polverel et Clélia Barbut, semble aller au-delà de la relecture du symptôme hystérique selon Monique David-Ménard, dont la performeuse se réclame – ou renouer avec les convulsions et crucifixions qu'offraient aux maîtres de religion, puis de science et de médecine, les hystériques des siècles passés ?

Si des théoriciennes du genre comme Joan W. Scott ou Gayle Rubin sont peu citées (à l'exception des textes de Laurie Laufer et Vincent Bourseul), Foucault est mentionné, au travers de la critique au second degré que fait Daniel Liotta de la lecture de Foucault par Butler, à propos d'Herculine Barbin, hermaphrodite qui vivait au XIX<sup>e</sup> siècle. Butler reproche à Foucault de se contredire lui-même, lorsqu'il attribue à Herculine, tant qu'elle vit parmi ses « sœurs » du couvent, une libre et idyllique sexualité « d'avant la loi », où « les sourires flottaient sans le chat », jusqu'à l'aveu forcé, par les médecins, de son « vrai sexe », alors que, par ailleurs, il affirme que toute sexualité est le produit d'un dispositif de savoir-pouvoir. Pour Foucault, selon Daniel Liotta, un Foucault que Butler utilise de façon trop universitaire à son sens, tout comme Freud, dont elle enrôle le processus inconscient de « mélancolie du genre » (« Je suis ce dont je ne peux jouir ») au service des processus sociaux de répression/imposition du sexe, l'« archéologie du sujet » foucauldienne, au terme de laquelle ce sujet se découvre comme produit d'un tel dispositif, représente la possibilité pour lui de « s'en déprendre » pour découvrir et « expérimenter » de nouvelles pratiques. La découverte du « vrai sexe » tel qu'il est imposé par les discours de son époque fait en elle-même processus de vérité. À l'homme ainsi averti de son « vrai sexe », déconstruit en tant que produit, peut succéder alors « l'homme de désir », producteur de son « éthique des plaisirs » singulière. Cependant, à un autre étage encore de son texte, Daniel Liotta semble lui-même critiquer Foucault en lui opposant un Lacan plus aporétique (absence de rapport sexuel, de sens sexuel comme de tout sens, voué au semblant), et en

évoquant, face à « l'expérimentation » foucauldienne, la pratique analytique qui, plus modestement, « cerne l'impossible », ce qui permet à l'impuissance de « perdre son empire ».

On retiendra les études d'Anne Roche et de Caroline Renard, analyses littéraires et filmiques qui, chacune à sa façon, montrent les limites de l'instrument conceptuel « genre » soit lorsqu'il affronte les rivages du sexe ou de la pulsion de mort (Virginia Woolf malgré *Orlando*, Christa Wolf dans sa lecture de Kleist et Günderröde, ou encore Nicole Caligaris qui noue autobiographie et témoignage d'un fait de cannibalisme), soit qu'il se borne lui-même à un jeu déconstructif, en figures de symétrie ou de chiasme, des stéréotypes masculins et féminins (c'est ainsi que Caroline Renard voit pour nous le film *Algie the minor*, avec son *cow-boy* efféminé, premier personnage *sissy* de l'histoire du cinéma, en 1912). La présentation par Valérie Mitteaux de son propre film, en revanche, *Fille ou garçon, mon sexe n'est pas mon genre*, qui met en regard un transgenre, voulant être considéré comme masculin, et quatre transsexuels *F to M*, touche à cette limite extrême du « trans- » : faut-il en passer réellement par le corps de l'autre pour prendre toute la mesure du sexisme et de la misogynie ordinaires, et ainsi pouvoir « trouver une nouvelle forme de masculinité » et « rééquilibrer le rapport homme/femme » ? Seul un homme anciennement femme pourrait-il, des deux places à la fois, mettre vraiment la main à la pâte, dans cette transformation des psychismes et du rapport des sexes ?

D'une telle « transition » chirurgicale, Patricia Gherovici, dans une étude

clinique menée avec brio, souligne au contraire non le coût de chair mais le coût symbolique, à travers le cas d'un « *trans F to M* » qui achoppe sur le fait de devenir « trans-parent » (selon la lettre d'un « plastique transparent », image que lui livre un rêve), et cela non d'une fille, car il est déjà père d'une fille, mais d'un garçon (on notera peut-être, dans cette *trans-parence* de la paternité d'un fils, l'absence d'un éprouvé, celui d'avoir été fils d'un père). Ce coût symbolique (« le genre s'incorpore, le sexe se symbolise ») est ici celui d'un sinthome, à nouer « autour des trois signifiants « parent », « trans », et « plastique », par une « nomination » qui permette de « renouer l'Imaginaire et le Réel ». Ainsi cet homme pourra-t-il se dire vraiment « né ainsi, *born this way* », comme le chante Lady Gaga... – mais en une véritable « renaissance plastique ».

On retiendra pour finir le magnifique (ironique ?) hors-sujet de Geneviève Morel, *Cinquante raisons d'un succès littéraire féminin sans nuances*, qui dit comment une romance érotique américaine, calquée sur une histoire de vampires, peut raviver le fantasme féminin de l'incube idéal, ce revenant du père mort de la toute-jouissance, qui intervient en tiers fantasmatique dans l'acte hétérosexuel, pour permettre à la femme de désirer son partenaire – et, en l'occurrence, à des millions de lectrices de jouir de leur fantasme partiellement libéré de son refoulement...

Histoire qui, paraît-il, fit beaucoup de remous dans la salle, car il n'y était nullement question de genre, mais de sexe et de sexualité.